

## La société « ouverte », mais point trop Francesco Giorgi

La lecture de deux articles consacrés à Karl Popper par Anacleto Verrecchia et Renato Cristin (*Il gionale*, 28 juillet 2002), nous a rappelé l'anecdote suivant et savoureuse, rapportée par Camillo Albanese, dans son *Un homme appelé Benedetto*<sup>1</sup> : « En parlant de la revue littéraire *La Ronda*, Croce s'exprima ainsi : — C'est un cercle dans lequel, quand deux personnes se rencontrent, l'une dit : « moi, je suis impuissant » et l'autre répond, en lui tendant la main : « Moi aussi », et elles se félicitent l'une l'autre ».

Nous tenterons de clarifier le pourquoi, en examinant brièvement deux des idées les plus importantes et les plus connues de Popper : celle de la « falsification » et, surtout, celle de la « société ouverte ».

« Il ne sera jamais possible — écrit Dario Antiseri, en illustrant le principe falsificationniste de Popper — de vérifier, démontrer ou rendre vraie une théorie ; mais il est possible d'en démontrer le caractère faux, de la falsifier. Une théorie est scientifique si elle est falsifiable : une théorie, pour être vraie, doit pouvoir aussi être fausse »<sup>2</sup>.

« Même notre meilleure connaissance — dit en effet le même Popper — est une connaissance provisoire et conjecturale »<sup>3</sup>.

D'accord. Mais demandons-nous ; un tel principe de falsification est-il ou bien n'est-il pas falsifiable ? Est-il ou bien n'est-il pas, à savoir, une « conjecture » comme toutes les autres ? On comprend bien qu'il soit important de l'établir puisqu'il est évident que s'il l'est, on peut facilement le négliger et s'il ne l'est pas, il s'annule immédiatement tout seul.

La chose toutefois nous intéresse, plus que sur le plan logique, sur le plan psychologique. C'est sur celui-ci, en effet, que nous espérons clarifier ici pourquoi la blague de Croce nous est revenue à l'esprit.

« La recherche de la vérité — affirme ce dernier — est nécessaire, elle est juste à chaque fois que nous devons prononcer un jugement, c'est une voie obligatoire pour l'affirmation et la négation (...) Une tâche de l'intellectuel est celle d'être intransigeant sur les principes, de témoigner de toute façon et en tout cas de la vérité et de l'exercice de la vertu active »<sup>4</sup>.

Eh bien, en donnant pour escompté — comme observe encore Croce — que « l'être humain a toujours de nouveaux problèmes de vérité à résoudre qui lui viennent de l'histoire et que l'histoire est toujours en mouvement »<sup>5</sup>, quel est cet intellectuel qui, au moment même où il se met à rechercher la vérité ou à lui porter témoignage, s'inquiète qu'une telle vérité donne des garanties de pouvoir être falsifiée. Certes, un intellectuel qui sent, non seulement qu'il manque d'assurance dans le fait d'être animé d'un authentique esprit « scientifique » (ou de « vérité »), mais encore qu'il est carrément épouvanté à l'idée d'établir un lien avec une réalité dont il craint (et souvent à raison) de ne pas savoir en faire un bon usage (les intellectuels étant désormais accoutumés à ne plus exercer la « vertu active »).

Quel homme, par exemple, dans le moment même où il s'apprête à déclarer son amour à une femme, s'inquiète de pouvoir l'échanger avec une autre ? Pour le coup, c'est un homme qui n'aime pas vraiment et qui est épouvanté par les responsabilités que comporte son choix.

« De quelle façon — se demande Popper — pouvons-nous espérer découvrir et éliminer l'erreur ? »<sup>6</sup>. Mais c'est simple: *en aimant la vérité*. L'amour pour la vertu (en tant que mouvement positif) implique en effet la falsificabilité, alors que la falsificabilité (en tant que « mouvement négatif ») n'implique pas la vérité. Mais l'amour pour la vérité, peut-il découler d'un sujet (d'un Je) qui ne soit pas « vrai » : à savoir, qui ne soit pas ce sujet (ce Je) qu'il croit et dit être ? Ou bien une fausse conscience du Je, peut-elle aimer la vérité ? Où n'aimera-t-il pas plutôt, en tant que fausse conscience du sujet, une fausse conscience de l'objet ? Mais quelle est aujourd'hui cette fausse conscience du Je ? Celle qui identifie — comme les subjectivistes (idéalistes) — le Je avec la psyché, celle qui identifie — comme le font les objectivistes (matérialistes) — le Je avec le corps, et celle de tous ceux qui se débrouillent, d'une manière ou d'une autre, entre ces deux options.

De ce point de vue, un principe comme celui de Popper, parce qu'animé par l'esprit qui « nie » (par le *goguenard* goethéen) ; peut aussi aider à découvrir le faux dans ce qui est présenté comme vrai ; mais il pourra aider, cependant, à découvrir le vrai dans ce qui lui est présenté comme faux : à découvrir, par

---

<sup>1</sup> Camillo Albanese : *Un homme appelé Benedetto*, E.S.I., Naples 2001, p.59.

<sup>2</sup> Dario Anseri : introduction à Popper : *Les sources de la connaissance et de l'ignorance* — il Mulino, Bologne 2000, p.8.

<sup>3</sup> Karl Popper : *Trois essais sur l'esprit [la mente, donc « mental », ndt] humain* — Armando. Rome 1994, p.27.

<sup>4</sup> C. Albanese : *op. cit.*, pp.69 & 87.

<sup>5</sup> *ibid.*, p.119.

<sup>6</sup> Karl Popper: *op. cit.*, p.84.

exemple, à la base de l'*ego* (ce qui revient à dire, du je identifié *comme narcissique* avec la psyché ou bien *égoïstement* avec le corps), un *Je spirituel*.

En tout cas, le problème de la nature du Je nous permet déjà de passer de la question du « falsificationnisme » à celle de la « société ouverte ».

Entre les soi-disant « ennemis » de la « société ouverte », Popper énumère — comme cela est connu — Platon et Hegel. Eh bien, si l'accusation de « totalitarisme » est intentée à la vision politique de Platon (427-347 av. J.-C.) c'est complètement abstrait, parce que cela fait totalement abstraction du contexte historico-évolutif dans lequel il naquit (nous étions alors en effet aux premières lueurs de la phase de développement de « l'âme rationnelle-affective » ; celle intentée à la vision de Hegel (1770-1831) est à l'inverse plus appropriée, puisque nous nous trouvons, dans ce cas, en présence d'une conception qui, dans l'époque de l'âme de conscience », subordonne (de manière collectiviste) les raisons de l'individu à celles transcendantes de l'Esprit, de l'Idée ou, politiquement, de l'État.

Ce n'est pas pour rien que Steiner conclut *La philosophie de la liberté* par ces mots : « Ce livre-ci ne conçoit pas, par conséquent, le rapport entre science et vie dans le sens que l'être humain doit se plier à l'idée et consacrer ses forces à son service, mais dans le sens qu'il doit se rendre maître du monde des idées pour s'en servir pour ses propres fins humaines, lesquelles vont bien au-delà de celles purement scientifiques. Nous devons pouvoir faire face à l'idée de manière vivante : autrement **on en devient esclaves** [soulignement en gras du traducteur, *ndt*] »<sup>7</sup>.

Toutefois, pour pouvoir « se mettre en face de l'idée de manière vivante » (et donc la dominer), il faut d'abord se mettre de « manière vivante » en face du « penser ». Steiner écrit encore en effet : « Je dois attribuer une valeur particulière au fait qu'ici, à ce point-ci, on fasse [bien, *ndt*] attention que moi, j'ai pris comme point de départ le *penser* et non pas les concepts et les idées qui, seulement au moyen du penser peuvent être conquis(es) et présupposent déjà le penser. C'est pourquoi on ne peut pas appliquer sans plus aux concepts, ce que j'ai dit concernant la nature du penser, lequel ne s'appuie que sur lui-même et n'est déterminé par rien. (je fais expressément cette observation-ci, parce que c'est en cela que consiste ma différence d'avec Hegel : il pose, en effet, le concept comme élément premier et originaire) »<sup>8</sup>.

Cela signifie donc que l'*ego*, à savoir l'ordinaire et inerte *sujet pensé* (représenté), aurait la possibilité de développer, en qualité de *sujet pensant* vivant (et percevant), une conscience supérieure de soi, et donc d'affronter, en connaissant, les données idéelles (les concepts) et celles réelles (les percepts), d'égal à égal : c'est-à-dire d'être spirituel à être spirituel.

Mon « idéalisme objectif — explique justement Steiner — se distingue de l'idéalisme absolu, métaphysique, de Hegel, parce qu'il cherche chez le même sujet de la connaissance la région de la scission de la réalité en être donné et concept, et voit la médiation entre les deux, non pas déjà dans une dialectique objective universelle, mais dans le processus cognitif subjectif »<sup>9</sup>.

Si la grandeur de Hegel est donc celle d'un « théosophe » ou d'un « mystique de la pensée », la grandeur de Steiner c'est, au contraire, celle d'un « anthroposophe » ou d'un « scientifique de l'esprit ». Popper, toutefois, n'apprécie pas celle du premier et ignore celle du second. « Beaucoup de mes nombreux amis — écrit-il en effet — m'ont critiqué pour l'attitude que j'ai assumée à l'égard de Hegel, et pour mon incapacité d'en voir la grandeur. Ils avaient raison sans plus, évidemment, étant donné que moi, j'étais tout simplement incapable de la voir. (Et je le suis encore maintenant) »<sup>10</sup>. Il y a de toute manière de quoi douter de la sincérité (mais aussi de la sérénité et du bon goût) d'une personne qui, d'un côté, se déclare incapable de voir la grandeur d'une autre et, de l'autre, s'abandonne à se montrer insolente vis-à-vis d'elle, en la taxant (à l'imitation de Schopenhauer) de vantardise, charlatanerie, clownerie et tribalisme (même Nietzsche, d'ailleurs — en s'en tenant à ce qu'en réfère Verrecchia — ne serait, pour Popper, qu'un « pauvre diable » incapable, au-delà de tout, d'écrire des poésies meilleures que les siennes). La vérité est autre : Popper ne comprend que le Hegel « politique » et par conséquent, il est incapable d'accueillir, chez celui-ci, le reflet nécessaire du rapport fallacieux établi par le Hegel « métaphysique » entre la réalité vivante du penser et celle des concepts et des idées ou, mieux encore, entre la réalité du Je et celle de l'idée.

Avant de se poser le problème d'une société « ouverte », il faudrait donc se poser celui d'un être humain « ouvert », parce que l'*ego*, que ce soit dans sa version psychique que dans celle corporelle, est une pleine expression d'un être humain « fermé ». Popper — comme le rappelle Cristin dans son article, distingue en

<sup>7</sup> Rudolf Steiner : *La philosophie de la liberté* — Antroposofica, Milan 1966, p.230.

<sup>8</sup> *ibid.*, pp.48-49.

<sup>9</sup> Rudolf Steiner : *Vérité et Science*, dans *Essais philosophiques* — Antroposofica, Milan 1974, pp.128-129.

<sup>10</sup> Karl Popper : *Contre Hegel* — Armando, Rome 1997, p.58. [Soyons francs et nets, appelons un chat un chat ! : on peut parler à son égard de l'entêtement d'un *génie anglo-saxon borné*, tout simplement, et cela lui coûte cher, car qui parle encore de Popper de nos jours dans les milieux scientifiques ? *ndt*].

effet trois niveaux distincts de réalité, « le monde physique naturel, celui psychique subjectif et celui spirituel objectif », mais il n'a pas le courage de parler de corps, d'âme et d'esprit, ni d'autant moins, de voir dans les deux premiers, des composantes constitutives [spirituelles, *ndt*] de l'être humain et dans le troisième, son essence (le Je).

La « société ouverte » qu'il propose laisse donc perplexes, non parce que « ouverte », mais parce que seulement — pour ainsi dire — « entrouverte ». Pour moitié, elle est en effet « ouverte » et par moitié, au contraire, « close » : « close », raisonnablement, à ceux qui voudraient la resserrer de manière totalitaire, irraisonnablement, à ceux qui voudraient « l'ouvrir » totalement.

Quelqu'un parvient-il éventuellement à imaginer une société plus « ouverte » que celle préfigurée par Steiner avec la « triarticulation [*Dreigliederung*, *ndt*] de l'organisme social » ?

En réalité (et que cela ne résonne pas comme une offense), celle de Popper est une âme « tremblante [de peur, *ndt*] » (ou — dirait Croce — « impuissante ») qui conserve une défiance et une appréhension constantes et pour cette raison même, en réagissant parfois — comme nous avons vu — de manière agressive à tout ce qui provient de manière idéaliste (luciférienne) d'en haut ou de la part de l'esprit (Je pense — confesse-t-il justement — « que les idées sont des choses dangereuses et puissantes »<sup>11</sup>, mais beaucoup moins, que lorsqu'elles proviennent de manière matérielle (ahrimanienne) du bas, ou de la part du corps (encore plus « tremblantes » ou « impuissantes », du reste sont toutes ces âmes qui — au dire toujours de Cristin — ont fait de Popper « une icône à laquelle recourent tous ceux qui ont besoin de légitimer une quelconque banalité sur les sociétés libérales démocratiques, la liberté de penser ou la validité scientifique »).

On fera bien, à ce propos, de rappeler que la « triarticulation [*Dreigliederung*, *ndt*] de l'organisme social » proposée par Steiner prévoit la libre et incessante interaction des trois organisations autonomes : celle culturelle (ou spirituelle), celle politique (ou juridique) et celle économique (de sorte que l'unité d'un tel organisme revêt le caractère d'une résultante, et non pas d'un « présupposé »).

Eh bien, alors que Popper dénonce l'hégélianisme comme une « apologie du prussianisme »<sup>12</sup>, il ne fait rien d'autre que dénoncer un système dans lequel la vie culturelle est rendue esclave de celle politique. Pour préciser un système typique des « théocraties » ou bien, d'une manière plus moderne, des « idéocraties » (comme celles du communisme, du fascisme ou du nazisme). Dans un système de ce genre, en effet, à l'*État de droit* (fleur d'œillet à la boutonnière de la tradition libérale) est substitué l'*État éthique* (ou totalitaire). Popper défend donc, et opportunément, l'*État de droit* (ou bien — comme il a aussi été dit « minimum » — sans cependant s'apercevoir qu'un tel État, pour pouvoir réellement être tel, a avant tout besoin d'être rendu *institutionnellement* indépendant tant des intérêts culturels que de ceux économiques ; sans s'apercevoir, en d'autres termes, que l'organisation politique (ou juridique) autonome (ou auto-gérée) prévue par Steiner serait la seule et unique en mesure de réaliser l'idéal du pur État de droit si cher aux libéraux. C'est vrai, en effet, qu'en se défendant des « ennemis de la société ouverte » on se défend (dans l'âme) des totalitarismes provenant de la sphère culturelle (ou de l'esprit), mais il n'est pas moins vrai que l'on ne se défend pas du tout — comme le démontre le libéralisme actuel régnant — de ceux qui proviennent de la sphère économique (ou du corps).

Au nom de l'État de droit, on tient de cette façon en laisse l'État éthique, mais on ne s'aperçoit pas que, dans l'intervalle, l'État de droit en est venu à se transformer peu à peu en État *d'affaire*, et donc dans une organisation totalitaire à caractère, non plus culturel ou spirituel, mais plutôt économique.

**Francesco Giorgi — Osservatorio spirituale (ospi.it), Rome, 17 août 2002.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

---

<sup>11</sup> Karl Popper : *Les sources de la connaissance et de l'ignorance*, p.44.

<sup>12</sup> Karl Popper : *Contre Hegel*, p.29.